DISSERTATIONS
HISTORIQUES
SUR DES ANTIQUITÉS
DE BRESSE
ET DE LYON.

Souvent l'antiquité, du ſein de ſes ruines,
Offre à des yeux perçans, dans ſes reſtes uſés,
Quelques faits précieux par le temps déguiſés.

VOLT. *Épit. à M. l'Abbé Rothelin.*

Par M. DELANDINE, *Avocat au Parlement.*

A LYON,
Chez FAUCHEUX, Imprimeur-Libraire, quai des Céleſtins.

M. DCC. LXXX.
AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE

DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES

DE DIJON.

MESSIEURS,

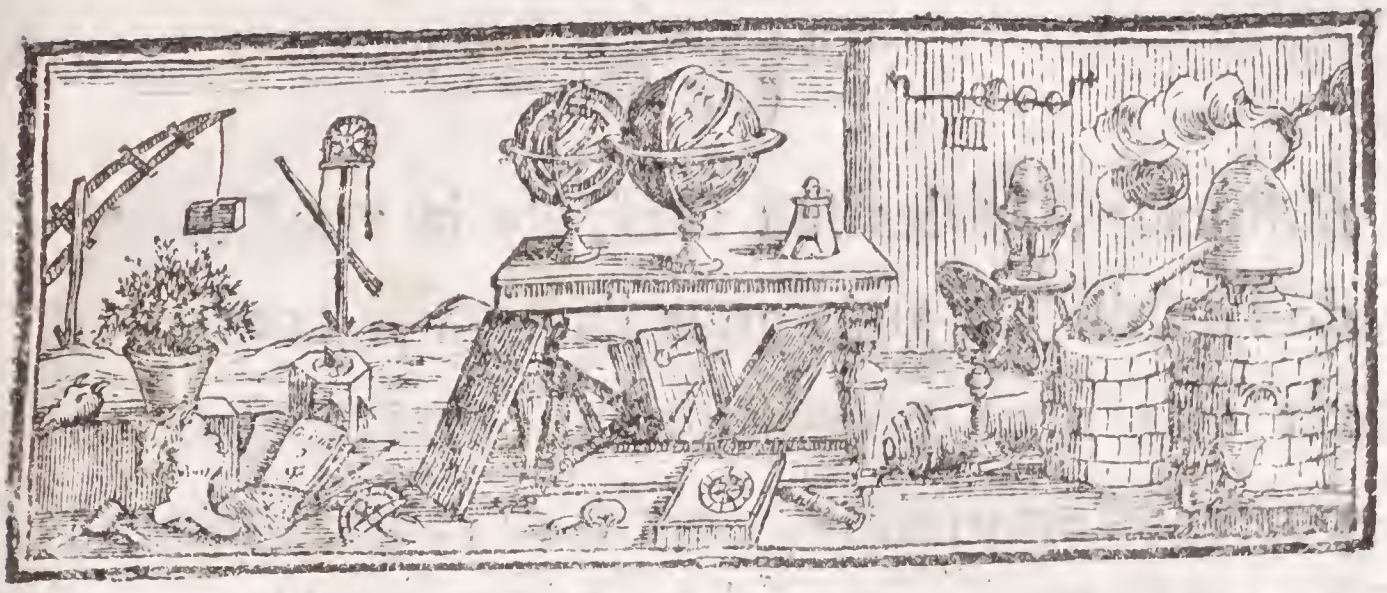
C'EST à vous, dont les lumieres ont tant de fois illuſtré les lettres & éclairé l'hiſtoire, que doit appartenir l'explication d'un monument antique, ſitué dans la Breſſe. Citoyens de cette province qui fait partie de la Bourgogne, inſtruits des antiquités qu'elle renferme, ayant au milieu de vous des ſavants diſtingués qui, en parlant d'Annibal,

ſe ſont approchés de mon objet, j'ai dû, à tant de titres, vous offrir mon ouvrage. Vous n'y verrez que des conjectures, c'eſt à vous de décider; mais on les lira avec indulgence, en ſe rappellant que je les ai ſoumiſes à votre jugement, & que vous en avez agréé l'hommage.

Je ſuis avec un reſpect profond,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur,
DELANDINE.



DISSERTATION
HISTORIQUE
SUR UNE ANTIQUITÉ
DE BRESSE.

RIEN ne flatte plus notre imagination, que le ſouvenir de ceux qui nous ont précédé. Leurs actions nous intéreſſent, leurs entrepriſes étonnent notre eſprit. On ſe plaît à ſe rapprocher des temps où ils ont vécu, où ils éleverent des monuments de leur gloire & de leur puiſſance. En vain la mouſſe qui couvre leurs travaux les dérobe à nos regards; en vain le temps ſemble vouloir les faire diſparoître; notre curioſité, plus active, combat les

obſtacles, & les fait ſortir de la pouſſiere & de l'oubli. Ce goût pour l'antiquité, cet intérêt que nous prenons aux ouvrages qui en portent l'empreinte, tient à ce reſpect naturel que des fils ont pour leurs aïeux. Un tombeau, une ruine portent dans l'ame un ſentiment religieux & une paix profonde. A leur vue, les paſſions ſe taiſent, & le cœur de l'homme eſt tranquille. Le philoſophe, à qui le haſard découvre les veſtiges d'un ancien monument, s'arrête avec émotion ; ſon eſprit s'en occupe, & lui fournit des idées qui le flattent. Il en recueille les débris, il en contemple la forme, il cherche à en deviner la deſtination. Rien ne lui eſt indifférent dans ces décombres antiques que les laboureurs voient chaque jour avec indifférence. Son imagination le ramene de l'ouvrage ſur les auteurs ; il veut lire leurs noms ſur des pierres informes, où la rouille des temps les a preſque effacés : il erre avec plaiſir ſur un coteau où il croit appercevoir encore la trace de leurs pas ; il ſe repoſe avec ſenſibilité ſur une terre qu'ils ont arroſée de leurs ſueurs.

C'eſt cet attrait pour l'antiquité qui, dans les villes, nous rend tous les temples reſpectables, par les cérémonies anciennes qui y ont été célébrées ; toutes les places curieuſes, par les inſcriptions qui s'y voient. Dans les champs, chaque bocage nous rappelle les vers des poëtes fameux. Tantôt c'eſt la demeure d'Aſtrée, & le Lignon l'entoure ; tantôt c'eſt la retraite de Méluſine, ou l'aſyle ſecret où nos paladins venoient rêver à leurs amours, à leurs victoires. Chaque montagne nous eſt chere par les événements dont elle a dû être témoin. Des amis de l'humanité l'ont parcourue pour y cueillir des plantes utiles ; des guerriers l'ont franchie pour défendre leur liberté, ou aſſervir celle de leurs contemporains.

Celles du Revermont, près de Bourg-en-Breſſe, jouiſſent de ce dernier avantage, & M. Riboud fera ſans doute partager à ces montagnes une célébrité que ſon écrit mérite (*). Céſar, ſuivant lui, ce vainqueur des Gaulois

(*) M. Riboud, procureur du roi au préſidial de Breſſe,

& de Rome, les a traverſées pluſieurs fois. Labiénus, ſon lieutenant, y a campé un temps conſidérable, & c'eſt à lui à qui l'on doit le camp retranché, dont les veſtiges ſe découvrent ſur le ſommet d'une d'entr'elles.

Si la conviction étoit attachée à une érudition choiſie, on pourroit croire M. Riboud ſur ſon opinion, mais il ſe trouve une contradiction évidente entre l'hiſtoire & ſon récit. Je ne crains point de lui propoſer, en premier lieu, quelques objections qui peuvent nous conduire à une plus grande certitude. J'oſe, en ſecond lieu, avancer quelques conjectures, d'où peut naître la vérité.

PREMIERE PARTIE.

Sous le conſulat de Gabinius & de Piſon, les Helvétiens, animés par Orgetorix leur prince, voulurent, à l'exemple des autres peuples ſeptentrionaux, quitter un climat aride & un ſoleil nébuleux, pour aller s'établir dans la Gaule Celtique, où un air pur & de longs printemps faiſoient éclore des fleurs, où le ſol produiſoit des vins excellents, & qui leur paroiſſoit la ſource des richeſſes & des plaiſirs. Ils ravagerent leur patrie avant de la quitter, & ils ſe placerent comme les Sarraſins conduits par Omar, « entre la victoire ou la mort (*a*). »

Céſar, gouverneur des Gaules, ſort de Rome, & vient à la hâte empêcher une irruption ſi déſavantageuſe à la république. C'eſt ici où ce guerrier a commencé l'hiſ-

(*a*) Le même mot a été attribué à Annibal, lors de la bataille de Teſin.

toire de ſes travaux & de ſes conquêtes.
» Avec la légion qu'il a raſſemblée, il fait tirer
» un retranchement depuis le lac de Geneve,
» juſqu'au mont Jura, qui ſépare l'Helvétie
» de la Séquanie. Cette longueur étoit de
» dix-neuf mille pas ; le mur fut de ſeize
» pieds de haut, & défendu par un foſſé.
» Pour perfectionner cet ouvrage, *on éleva*,
» *de diſtance en diſtance, des tours ou forts*,
» *pour repouſſer avec plus d'avantage ceux qui*
» *oſeroient riſquer le paſſage* (*b*). »

Les Helvétiens le tenterent en divers lieux, mais ils furent également repouſſés par les ſoldats qui gardoient la fortification. Il leur reſtoit, pour ſortir de leur contrée, le chemin de la Franche-Comté ou Séquanie. Dunnorix, établi chez les Eduens, mais qui avoit beau-

---

(*b*) *Interea eâ legione, quam ſecum habebat, à lacu Lemano quem flumen Rhodanum influit ad montem Juram qui fines Sequanorum ab Helvetiis dividit millia paſſuum decem novem, murum in altitudinem ſexdecim, foſſamque perducit. Eo opere perfecto, PRÆSIDIA DISPONIT, CASTELLA COMMUNIT ; quo ſi ſe facilius invitò tranſire conarentur, prohiberi poſſent.* Comm. Cæſ. de bell. gall. lib. 1.

coup de crédit parmi les Séquanois, leur ménagea la confiance de ces derniers ; & ils promirent de laiſſer un libre paſſage aux Suiſſes, qui jurerent de ne faire aucun dégât ſur les terres de leurs voiſins.

Les difficultés que les ſoldats de l'Helvétie éprouvoient, avoient changé leur idée d'établiſſement dans la Gaule méridionale. Ils tournerent à l'occident, & la Saintonge leur parut auſſi propre à leur deſſein. Le climat en eſt agréable, le territoire fertile, & ils pouvoient y trouver des jouiſſances auſſi flatteuſes. Céſar réſolut d'anéantir encore ce nouveau projet ; il craignoit de donner aux Touloufains, fideles alliés de la république, des voiſins inconſtants & trop belliqueux. Il ſe hâta de paſſer les Alpes, & de ſe rendre dans la Lombardie pour en amener de nouvelles légions. Sans abandonner le retranchement élevé près du lac Léman, il laiſſa Labiénus ſon lieutenant, pour le garder : *ob eas cauſas, ei munitioni T. Labienum legatum præfecit* (c).

(c) *Ibid. de bello gall.*

C'eſt de ce voyage de Céſar en Italie, que M. Riboud date la formation du camp retranché. Labiénus, ſuivant ce qu'il imagine, rétrograde auſſitôt après le départ du général. Il quitte le lac de Geneve & le mont Jura, & il vient au ſud-oueſt, s'établir au commencement de la chaîne des montagnes, & fortifier un camp ſur le roc de Coiron.

Ce camp eſt diviſé en trois parties ; la premiere, de forme triangulaire, a trois cent ſoixante pieds de longueur, dans la ligne qui lui ſert de baſe, & trois cents environ dans les deux autres. Le rocher, taillé à pic, le borne d'un côté ; des foſſés, des remparts élevés en pierres & en gazons, le ſéparent de deux parties extérieures. Celles-ci, plus étendues, ſont fortifiées avec moins d'art. Aucun boulevard, aucune levée de terrein ne paroît même avoir exiſté du côté de la plaine : des pierres ſont amoncelées en lignes paralleles ; chaque tas s'éloigne d'un autre de vingt pieds, mais ils ſont plus conſidérables dans la partie triangulaire, & placés avec

plus de régularité. Deux ouvertures d'un côté ; & une de l'autre, forment la communication des deux camps extérieurs avec le premier. Celui-ci, dit M. Riboud, a dû contenir la légion de Labiénus ; les autres ont pu ſervir au campement de deux nations auxiliaires.

Cette marche de Labiénus ne devient probable ſous aucun point de vue, lorſqu'on a lu l'hiſtoire que Céſar nous a laiſſé de ces exploits. Ce grand homme, guerrier, orateur & hiſtorien, qui réuniſſoit à l'art d'écrire celui de vaincre, a montré la plus grande exactitude dans ſes récits. Aucune circonſtance n'y eſt oubliée ; tous les campements y ſont tracés ou indiqués, & les moindres détails ont trouvé place dans ſon ouvrage. Céſar, ſi curieux d'apprendre à la poſtérité le ſort & les travaux de ſes légions, n'a cependant jamais parlé du camp de Coiron.

Cette omiſſion ſeule ſuffiroit pour faire regarder l'établiſſement de ce camp comme fait par un autre ; mais il n'eſt plus poſſible d'en douter, lorſqu'on voit Céſar occuper

ailleurs ſon lieutenant. Il le laiſſa pour défendre la grande muraille, *ei munitioni T. Labienum legatum præfecit.* Cette muraille avoit des tours, des forts, où les troupes étoient à l'abri & pouvoient combattre avec avantage, *præſidia diſponit, caſtella communit.*

Comment peut-on ſuppoſer que Labiénus ait déſobéi à ſon général, ait abandonné ſon poſte & la fortification qu'on avoit eu tant de peine à élever, & laiſſé ainſi la Gaule expoſée à l'invaſion des Helvétiens, ou de tout autre peuple qui auroit voulu y pénétrer. On n'a jamais conſtruit des forts pour les laiſſer aux ennemis, & pour les quitter ſans combat. En vain dira-t-on que puiſque les Helvétiens abandonnoient eux-mêmes le paſſage, il étoit inutile de le garder, & de retenir, pour ſa conſervation, des ſoldats qui pouvoient être employés plus utilement par Céſar à ſon retour. On devoit toujours craindre que les ennemis ne fuſſent inſtruits & ne revinſſent ſubitement ſur leurs pas ; on devoit toujours craindre que les peuples voiſins, tels

que les Véragres & les Sédunois, qui voyoient avec inquiétude l'ouvrage Romain, qui les ſoumettoit en les renfermant, ne s'en empa-raſſent, & ne devinſſent alors les maîtres d'avancer à leur gré ſur les terres des alliés de la république. En faiſant approcher les troupes de la route où Céſar devoit paſſer à ſon retour de la Lombardie (*d*), on a contre ſon opinion une preuve écrite qui eſt l'ordre de Céſar, & on rend Labiénus coupable d'une imprudence dangereuſe & pour l'état & pour lui-même.

La diſcipline militaire des Romains ſou-mettoit les chefs comme les ſimples ſoldats. Elle étoit rigoureuſe & perſonne ne pouvoit s'y ſouſtraire. Si Labiénus n'eût pas ſuivi l'ordre de Céſar, dont le crédit l'avoit élevé à la préture, & à qui il devoit toute ſa for-tune, ce dernier irrité & tout puiſſant l'auroit fait rappeller en Italie ; cependant Labiénus paroît toujours dans la ſuite des grandes

(*d*) Appellée alors Inſubrie.

opérations de Céſar, comme ſon lieutenant & ſon ami ; on le voit bientôt après pénétrer près de Lutece, & livrer bataille aux Pariſiens, où le brave Gaulois Camulogene perdit la vie.

Mais Labiénus, dira-t-on peut être encore, ſe contenta de laiſſer quelques troupes à la garde de la muraille, & il ramena le reſte de l'armée camper ſur le Revermont. Labiénus n'avoit qu'une légion ſous ſes ordres, & il ne pouvoit la diviſer ſans affoiblir la défenſe commune. L'enceinte, d'ailleurs, qui ſe voit ſur le roc de Coiron, & ſur-tout les camps extérieurs ont dû contenir plus de ſix mille hommes qui compoſoient une légion lorſqu'elle étoit complete, & il eſt à croire que celle de Labiénus ne l'étoit plus. Les attaques ſucceſſives, les travaux, les maladies & les marches devoient bien avoir diminué le nombre de ſes ſoldats.

Le marquis de Feuquieres prouve, dans ſes mémoires, que les Romains renfermoient une armée conſidérable dans un petit eſpace,

&

& que le camp qui contiendroit maintenant un bataillon au plus, pouvoit contenir alors une foule d'hommes.

Labiénus ne pouvoit confier à des troupes auxiliaires la garde du retranchement, il auroit toujours mis la province alliée dans le plus grand danger. D'ailleurs, Céſar n'a jamais parlé de troupes étrangeres; il dit, au contraire, que ſon lieutenant n'avoit qu'une légion, & on doit être fort embarraſſé pour nous apprendre quels ſont les peuples qui ont campé dans les parties extérieures.

La muraille que les Pictes éleverent pour ſéparer l'Angleterre de l'Ecoſſe, renferma long-temps des ſoldats. Celle qui eſt ſituée au ſeptentrion de la Chine, conſtruite dans le troiſieme ſiecle, par l'ordre de Xi-hoam-ti, dont la longueur eſt de trois cents lieues, a, dans des baſtions placés de diſtance en diſtance, plus de trois cent mille hommes prêts à la défendre contre les Tartares. Labiénus, dans un eſpace de cinq grandes lieues, ne pouvoit, en ſuivant cette proportion, employer moins d'une légion, car l'art ſeul ne ſe

défend point contre la force, & il faut que des fortifications ſoient ſoutenues par le courage.

Le nom de Ceyſeria & de Mont-Juli, donnés à des lieux près de Coiron, ne peut ſervir à prouver que Labiénus ſoit l'auteur du camp qu'on y voit. Il eſt inconteſtable que Céſar a paſſé ſouvent en Breſſe, & pluſieurs lieux de cette province peuvent ſe glorifier de ſon nom, ſans que ſon lieutenant ait contribué à le leur donner. « On ne voit preſque » point de pigeonniers en France, ou de » vieux murs, a dit M. de Voltaire, qu'on ne » ſe ſoit faitun devoir de faire habiter les pre- » miers & fonder les ſeconds par Céſar (*). » En effet, ſi l'on en croit les traditions locales, c'eſt lui qui fit bâtir le pont de Cé, ſur la Loire; la tour du châtelet, à Paris, & celle de St. Brieux, en Bretagne. Boulogne & Calais lui doivent leur port; & on voit des veſtiges de ſes camps à Dieppe, près du village de Braëmont; à Pecquigni, près d'Amiens; à St. Leu d'Eſſeran; à l'Etoile, village ſur la Somme; à Neufchatel; à Froid-

(*) Queſt. encyclop.

mont ; à Veſou, en Franche-Comté ; à Romorantin, dans l'Orléannois. On en montre d'autres qu'on lui attribue dans le Rhetelois ; au bois du Chêne, près de Melun ; en Champagne, près de Roſnai ; dans le Hainaut, près de Bouchain ; enfin, dans le Beauvoiſis, entre Clermont & Pont-Saint-Maxent ; & dans l'Artois, à une lieue d'Arras. Preſque tous ne furent, dans le temps, que des chauſſées élevées pour l'écoulement des eaux, des foſſés pour ſoutenir le terrein, ou d'anciennes conſtructions anéanties, & qu'on a parées enſuite d'un nom illuſtre. La Breſſe peut ennoblir plus juſtement, de celui de Céſar, les lieux qui ont pu ſe trouver ſur ſon paſſage.

Guichenon, dans l'hiſtoire de cette province, Deléxius, dans ſa chorographie de Savoie, ont douté, avec raiſon, que Céſar ait campé ſur le Revermont. « Sur les veſtiges » d'antiquités, dit le premier, la Breſſe eſt » pauvre en ce point d'honneur ; il lui eſt » reſté une caſtramétation qui ſe voit ſur la » roche de Coiron, au deſſus du village de

» Mont-July, laquelle la tradition du pays » porte avoir été faite par Jules-Céſar. Or, » que ce grand capitaine ait été en Breſſe & » en Bugey, il n'en faut pas douter, PUIS- » QUE LUI-MÊME L'A LAISSÉ PAR ÉCRIT, » mais que Céſar ait campé en cet endroit, » ſur le Revermont, & qu'à cauſe de ce, » les villages de Mont-July & de Ceyſeria » aient été nommés Mont-July, *quaſi mons* » *Julii*, *& Ceyſeria à Cæſare*, c'eſt ce que » je ne veux pas avancer. »

Guichenon indique le parti qu'il faut ſuivre, c'eſt de ne croire qu'à ce que Céſar a laiſſé par écrit. Ce dernier ne fait aucune mention du camp de Coiron ; Labiénus n'y a donc pas campé. Mais quel ſeroit enfin le motif qui l'auroit engagé à quitter un poſte avantageux, une fortification aſſurée, pour venir ſe placer ſur une petite éminence qui borde la plaine de Breſſe ? Cette poſition, nous dit M. Riboud, mettoit les Romains plus à portée d'obſerver la marche des Helvétiens. La maniere la plus ſûre d'obſerver, étoit d'établir des ſentinelles ſur les lieux élevés, mais il

étoit inutile d'y tranſporter la légion toute entiere. D'ailleurs, pourquoi traverſer un pays conſidérable, coupé de forêts & de montagnes ? Pourquoi venir camper ſur un ſimple coteau ? Que ne parvenoit-elle ſur les hauteurs voiſines du mont Jura, d'où elle auroit dominé ſur les plaines orientales de la Séquanie où les ennemis cherchoient un paſſage ; d'où elle auroit pu facilement ſe rendre dans ſes forts au premier ordre, puiſque l'extrêmité de la muraille ſe terminoit à ces hauteurs. Les ſoldats de Labiénus abandonnent la fortification dont on leur confie la défenſe ; ils vont obſerver, dans un lieu qui ne domine pas la plaine, où les ennemis veulent pénétrer, & ils s'amuſent dans le camp de Coiron à élever des monceaux de pierres, à leur donner un alignement agréable. Il ſemble voir des citoyens abandonner les maiſons qui leur ſervent d'aſyles, aux étrangers qui ſont prêts à s'en rendre maîtres, tandis qu'ils vont au loin ſe délaſſer dans les champs de leurs fatigues & de leur crainte.

Quoique les environs du mont Jura, du

mont St. Claude, fuſſent à une diſtance plus conſidérable du Chalonnois, où les Helvétiens vouloient ſe rendre, que le Revermont ; Labiénus auroit pu les joindre bientôt, s'il avoit été aſſez fort pour les pourſuivre. On connoît l'agilité des Romains, leur vîteſſe dans la marche, ſur-tout en les comparant aux Suiſſes, qui emmenoient à leur ſuite les vieillards, les femmes, les enfants, les inſtruments de labourage, leurs meubles les plus précieux, & tout ce qui eſt néceſſaire pour fonder une nouvelle habitation.

Le Revermont d'ailleurs ne pouvoit alors ſervir ni à obſerver l'ennemi, ni à appercevoir Céſar ; à cette époque, il devoit être couvert de bois qui bornoient la vue dans tous les environs. Le ſommet de Coiron en étoit ſans doute ombragé, & même les pierres amoncelées peuvent être le fruit du défrichement & de l'extraction des ſouches des arbres, & le nom de Ceyſeria dériver de la coupe qu'on a faite de ces derniers (*e*).

(*e*) *Ceyſeria* de *cædere*, couper, *locá cæſa*.

Si l'on examine enfin la forme du camp ; il ſera difficile de croire que Labiénus l'ait occupé. Polibe nous apprend que lorſque les Romains avoient à établir des camps de petite étendue, ils leur donnoient une forme ovale (*f*), mais que pour l'ordinaire, leurs camps étoient toujours carrés. Cette méthode leur paroiſſoit la plus propre à ranger les ſoldats ſans confuſion, à les mettre promptement en ordre de bataille ; elle leur offroit une image de leur ville, dont ils vouloient qu'un camp fût une repréſentation parfaite. Sur la colonne Trajane, on voit des ſoldats qui s'occupent à établir un camp ; les uns tiennent le marteau & taillent la pierre, d'autres enlevent la terre dans des corbeilles, d'autres enfin, donnent aux remparts une forme carrée. La légion elle-même ſe nommoit ſouvent *quadrata*, de ſon ordre de bataille qui figuroit un carré (*g*). Cette forme a varié ſi rarement que les Turcs, qui

(*f*) Tel que le camp de l'Etoile, près de Péquigny.
(*g*) *Feſtus.*

l'ont empruntée des Romains, retranchent leurs camps de la même maniere, & que Maurice de Naſſau, qui, ſuivant Stevin, imita beaucoup dans la guerre les uſages des Ottomans, fit ſes camps carrés, diviſés en quartiers, comme du temps de la république.

La ſituation de Coiron ne néceſſitoit pas ſa forme triangulaire, on pouvoit s'étendre ſur les parties extérieures, on pouvoit les reſſerrer pour donner la régularité ordinaire à celle qui étoit fortifiée. Végece dit, il eſt vrai, que de ſon temps on formoit quelquefois des camps triangulaires (*h*) ; mais ce témoignage n'a aucun poids après celui de Polibe, qui vivoit dans le ſiecle même de Céſar & de Labiénus. L'autre auteur, né au contraire dans le bas empire, ſous le regne de Valentinien II, quoiqu'il écrivît ſur l'art militaire des Romains, a mêlé ſouvent, comme on le lui a reproché, les nouvelles méthodes aux anciennes. Il a confondu à chaque inſtant ce qu'il avoit trouvé dans Caton, avec ce que lui

(*h*) Végece, *lib. 3, cap. 8.*

Fournirent les mémoires de Celſe, Trajan & Adrien. « Il étoit même, dit M. le Beau, ſou-» vent en contradiction avec ce qui ſe prati-» quoit dans ſon ſiecle, & ſon ſtyle ſe reſſent » du déſordre & de la barbarie, qui de ſon » temps avoient déjà altéré la milice légion-» naire. » Les Romains n'étoient plus qu'une milice d'eſclaves qu'on avoit affranchis, de barbares devenus citoyens, & ſur-tout de Grecs, Athéniens, RHODIENS, &c. (*i*), qui avoient porté dans les camps leur langue, leurs uſages & leur lâcheté.

Si l'on cherche ailleurs que ſur le Revermont quelques traces des autres camps que Labiénus a dû établir parmi nous, on trouve celui de Viſſan dans le Boulonois, qui lui eſt attribué. Formé pour la cavalerie Romaine qui devoit paſſer en Angleterre, il eſt ovale. Labiénus donnoit donc à ces camps cette figure, lorſqu'il ne pouvoit les faire carrés. Il ne les formoit donc pas triangulaires.

Les trois portes qui s'apperçoivent dans les

(*i*) Voyez ſeconde partie, §. 1.

retranchements de Coiron, éloignent encore l'idée que ceux-ci aient été élevés par Céſar ou ſon lieutenant. Les Romains, dans le temps où ces généraux vivoient, établiſſoient toujours quatre portes ou ſorties. Celle qu'on nommoit Prétorienne, étoit placée en avant du camp avec l'eſpace du prétoire ; la porte Décumane lui étoit oppoſée. Les deux portes principales, ouvertes dans les deux autres côtés, communiquoient entr'elles par une longue rue tirée au cordeau. Les camps carrés ou ovales avoient indiſtinctement ces quatre portes ; & comme leur ſituation étoit fixée immuablement, les ſoldats pouvoient les établir en un inſtant. Chacun d'eux ſavoit l'ouvrage qu'il devoit faire ; l'uſage étoit uniforme, & il ne falloit que s'y conformer. Quelle confuſion dans les ordres des chefs, quelle irrégularité auroit régné dans l'exécution, ſi chaque jour les places avoient varié ! Si les Romains, dans la ſuite, apporterent plus de négligence dans l'art des campements, ce fut long-temps après Céſar, qui ſoutint avec vigueur la diſcipline militaire.

Ce n'eſt donc point ce grand homme qui a établi le camp de Coiron ; l'hiſtoire & la vraiſemblance contrediſent ce ſentiment. Dominé par l'ambition, il regardoit le moindre retard à ſes deſſeins, comme un obſtacle à ſa fortune, & par-tout il cherchoit à dire : je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Dans ſa guerre contre les Helvétiens, il ſe porta tout de ſuite ſur les bords du lac Léman, & on ne peut croire qu'il s'amuſât en arriere à former un camp, à s'y fortifier avec tant de ſoin, tandis que ſes ennemis s'avançoient à la hâte pour pénétrer dans ſon gouvernement, & le ravager.

C'eſt encore moins Labiénus à qui on le doit, le ſilence de Céſar ſur cette marche de ſon lieutenant, la garde des forts & de la muraille que celui-ci n'a pu abandonner, la voix du peuple, qui auroit vengé l'état de ſon imprudence, le lieu de Coiron qui ne pouvoit être propre aux obſervations qu'il lui convenoit de faire, la forme triangulaire du camp, l'irrégularité de ſes portes, tout annonce que celui dont nous cherchons l'origine, a été fortifié par quelqu'autre.

SECONDE PARTIE.

SANS chercher à déterminer quel eſt le guerrier qui a établi ſon camp ſur le Revermont, je me contente d'en indiquer pluſieurs à qui on peut le rapporter. Je veux, comme diſoit Bachilide de Céos, dans un ouvrage où il n'oſoit décider, *laiſſer la carriere large & ouverte* (*k*) ; mais je ne doute point que ſi M. Riboud eût choiſi un de ceux que je préſente pour lui attribuer cet ouvrage, ſon eſprit ne lui eût fourni des préſomptions plus convaincantes, que celles qu'il a employées pour en faire honneur à Labiénus.

§. 1. Polibe, Plutarque & Tite-Live, en décrivant la marche d'Annibal, ne nous conduiroient-ils pas ſur les traces de l'auteur du camp de Coiron ? Ce chef intrépide, qu'animoient à la fois, & ſon amour pour la gloire,

(*k*) Les écrits de ce poëte, neveu de Simonide, furent préférés à ceux de Pindare dans les jeux pythiques, par Hieron. Ce fut la ſource de la haine que Pindare voua à ce rival.

& *ſa haine* pour Rome, ſortit de ſa patrie & enſuite de l'Eſpagne, pour venir, à travers mille dangers & des travaux étonnants, franchir les Alpes & effrayer l'Italie. A la tête d'une armée, compoſée de cinquante mille hommes, de neuf mille chevaux & de trente-ſept éléphans, il la conduiſit loin des Pyrénées pour lui faire paſſer le Rhône. Arrêté d'abord ſur les rives de ce fleuve par une foule innombrable de barbares qui ſe préparoient à s'oppoſer à ſon paſſage, il deſcendit plus bas, après avoir diviſé ſon armée, & donné le commandement d'une partie à Hannon, fils de Bomilcar.

» Quatre jours après, dit Polibe, il arriva » dans un lieu appellé l'Iſle, très-peuplé & » très-fertile, & à qui on a donné le nom » d'Iſle, parce que la Saône l'embraſſe d'un » côté & le Rhône de l'autre. Cet endroit » eſt ſemblable, pour la forme, au Delta » d'Egypte ; la ſeule différence qui ſe trouve » entr'eux, c'eſt que le Delta eſt borné, d'un » côté, par la mer & les fleuves qui y ont » leur embouchure ; & de l'autre, par des

» montagnes eſcarpées & preſque inacceſ-
» ſibles. »

Après une deſcription auſſi exacte, dont l'hiſtorien eſt le judicieux Polibe, qui voulut quelque temps après viſiter par lui-même les lieux où Annibal avoit paſſé, on ne peut croire aux diſſertations qui lui font tenir une autre route. En vain Bouché, Moret en ſa géographie, Doujat & le chevalier Follard, ont prétendu lui faire pénétrer les Alpes Cotiennes, par le mont Genêvre ; en vain Chorier, hiſtorien de Dauphiné, MM. de Marca & de Mandajors l'arrêtent au confluent de l'Iſere, trompés par Cluvier, qui, en traduiſant Polibe, a changé le nom de la Saône en celui de cette riviere. Annibal eſt parvenu au lieu où Lyon commençoit à s'élever ; Polibe le prouve inconteſtablement. Cette ville fut, dans ſon origine, nommée l'Iſle ; le Rhône & la Saône l'environnent de deux côtés, & alors ils l'entouroient entiérement. Ce ne fut que ſous la domination des rois de Bourgogne, que les Lyonnois, pour étendre leur cité au nord, comblerent un vaſte canal

qui uniſſoit ces deux rivieres. Ils formerent ainſi la place appellée des Terreaux, du nom des anciens foſſés qui bordoient ce canal, & la rue des Ecloiſons, qui en eſt voiſine, a conſervé ſon nom des écluſes qui y étoient placées.

Si Annibal s'éloignoit du chemin le plus court, Tite-Live en donne la raiſon ; c'eſt qu'il vouloit ſurprendre les Romains, & ne les combattre qu'en Italie ; c'eſt que plus il s'éloignoit de la mer, moins les armées Romaines pouvoient l'inquiéter, & le gêner dans ſon projet (*l*).

Tous les doutes enfin s'évanouiſſent lorſqu'on voit Plutarque unir ſon récit à ceux des deux autres. « Annibal, dit-il, arriva en peu » de jours au lieu nommé l'Iſle par les » Gaulois : c'eſt l'endroit où le Rhône & la » Saône mêlent leurs ondes, & il eſt célebre » par la ville que Plancus y a bâtie depuis. » Plutarque, qui vivoit ſous l'empire de Claude,

---

(*l*) *Non quia rectior ad Alpes via eſſet, ſed quantum à mari receſſiſſet minus obviàm fore Romanorum exercitum credens, eumque priuſquam in Italiam ventum foret non erat in animo manus conſerere.*

n'étoit pas assez éloigné du siecle d'Annibal, pour oser mêler l'erreur dans la vie qu'il écrivoit de ce général. Quelques littérateurs, il est vrai, ont douté que Plutarque soit l'auteur de cette vie, & ils l'ont attribuée à un de ses traducteurs ; mais Erasme & Saumaise ont combattu ce sentiment avec succès, & on est revenu de l'opinion contraire.

A ces preuves certaines, tirées des historiens, se réunissent des monuments anciens qui nous tracent avec la même évidence, la route d'Annibal.

En 1714, un laboureur de Dauphiné trouva dans une terre qu'il ensemençoit, près de Vienne, une pierre assez considérable. La charrue l'ayant remuée, elle rendit un son ; ce fut avec peine qu'on pût la déterrer. Elle cachoit un bouclier votif d'argent, du poids de quarante-trois marcs, & de vingt-sept pouces de diametre. Ce bouclier a été reconnu pour Carthaginois, & pour avoir appartenu à Annibal, qui le voua aux dieux après avoir traversé le Rhône. Il est parfaitement rond, & dans le centre, d'où partent

des

des rayons qui s'étendent juſqu'à la circonférence ; on voit repréſenté un lion ſous un palmier, ſymboles ordinaires de Carthage, & ſur-tout d'Annibal, ſurnommé le lion de Rome, par Amilcar ſon pere.

Le champ où ce bouclier fut trouvé, s'eſt nommé de tout temps le champ du paſſage ; c'eſt ainſi que la tradition a conſervé dans cette province le ſouvenir de la venue des Carthaginois.

Annibal, après avoir paſſé Vienne & Lyon, parvint dans la Breſſe. La découverte moderne d'un os énorme, trouvé près de la ville de Bourg, en eſt une preuve. Il fut donné en 1778 à l'académie de Dijon, par M. Dupleix de Bacquencourt ; & à cette occaſion M. Chauſſier y lut, dans la ſéance publique, un mémoire où il prouva que cet os monſtrueux avoit appartenu à un éléphant, & devoit être celui d'une de ſes jambes. M. Mailly, profeſſeur d'hiſtoire à Dijon, & de la même académie, établit alors dans une diſſertation, auſſi élégamment écrite que bien raiſonnée, que cet éléphant devoit être un de ceux

qu'Annibal conduiſit en Italie. Cet auteur, après avoir peint avec force les attaques des Allobroges qui retardoient la marche de ce guerrier que rien ne pouvoit laſſer, ajoute : » On voit comment on peut recueillir des » reſtes de ces animaux dans quelques-unes » de nos provinces ; il ſuffit qu'Annibal ait » remonté plus ou moins loin le Rhône, pour » que les monuments de ce genre ne préſen- » tent rien d'étonnant, lorſqu'on les découvre » au ſein des régions qu'il a parcourues..... » que ce général en ait perdu beaucoup après » le paſſage du Rhône, c'eſt un fait preſque » auſſi conſtant que ce paſſage même, malgré » le ſilence apparent des hiſtoriens qui les » confondent ordinairement avec les autres » bêtes de ſomme. Quand ils auroient » échappé au fer des Gaulois dont ils irri- » toient la cupidité, par la vue du bagage » qu'ils portoient, & à l'inclémence de la » ſaiſon, ils n'auroient pas été reſpectés par » un ennemi plus terrible qui les ſuivoit par- » tout ; le défaut de fourrage dut achever » ce qu'avoient commencé les armes des

» Gaulois, & l'âpreté du froid ſi contraire à » ces animaux. »

Les Carthaginois, en quittant la Breſſe, tournerent enſuite vers Yvrée, & entrerent en Italie par la vallée d'Aoſte & le mont St. Bernard. Une inſcription trouvée au village de Bard, près d'Yvrée, que Paul Jove & Mérula rapportent, fait mention de la venue d'Annibal & de ſes troupes.

Polibe dit qu'il pénétra du côté de Pau & par l'Inſubrie, près du lieu où le Rhône prend ſa ſource. Le mont Saint-Bernard confine le Milanois ou Inſubrie ; le Rhône ſort du mont St. Gothard qui n'en eſt pas éloigné ; c'eſt donc par les Alpes Pénines qu'Annibal parvint dans la campagne de Rome, & qu'il apprit à l'univers de quoi étoit capable le courage continu qui ne s'étonne point des dangers.

On ſait que lorſque ce hardi conducteur eut gravi au deſſus de la montagne, il montra à ſes ſoldats les plaines d'Italie pour les ranimer dans leur entrepriſe. Le mont Genêvre & les autres où l'on peut paſſer, ſont

bornés par d'autres montagnes qui empêchent les voyageurs d'étendre au loin leur vue ; mais du ſommet du mont St. Bernard, on découvre Milan & des plaines immenſes.

Cette marche d'Annibal qu'il n'étoit pas inutile de rétablir, puiſque ce point d'hiſtoire a toujours été regardé comme très-obſcur, appuie l'idée que la formation du camp de Coiron peut remonter juſqu'à ſon temps.

Polibe, après avoir décrit Lyon, dont le territoire eſt ſi fertile, nous apprend qu'Annibal y trouva deux freres qui ſe diſputoient l'empire, & qui étoient prêts à en venir aux mains. « Il fut ſupplié par l'ainé, ajoute-t-il, » de vouloir lui rendre ſervice. Annibal l'écou- » ta ; & après avoir chaſſé l'un, il reçut de » grands ſecours du victorieux. Celui-ci voulut » par reconnoiſſance, lui ſervir d'eſcorte, & » le garantir des inſultes des Allobroges qui » confinoient le chemin tendant aux Alpes ; » en effet, il le conduiſit juſqu'au lieu où il » commença à parvenir aux montagnes qui » s'en approchent. » Ces deux freres, dont Tite-Live parle auſſi, ſont Momorus &

Atépomare, chefs d'une colonie de Rhodiens, qui bâtirent *Lugudunum*, l'ancien Lyon, & qui, comme Romulus & Rémus, étoient alors en guerre pour décider qui des deux auroit le droit de nommer cette nouvelle ville, & d'y régner. Momorus, l'ainé des deux, en offrant à Annibal de le défendre contre les Allobroges, ſervoit ſa propre inimitié contre des voiſins qui l'inquiétoient dans ſon nouvel établiſſement. Il accompagna Annibal juſqu'au commencement des Alpes ; & l'on peut dire que le Revermont en eſt une ramification. Ceux qui ont ſoutenu que les Carthaginois ne ſont jamais venus à Lyon, ne peuvent trouver ailleurs que ſur les bords de la Saône, ces deux freres dont les hiſtoriens ont parlé ; ils ne peuvent accorder les récits de Polibe & de Tite-Live, avec un événement connu.

Annibal qui brûloit du déſir de montrer l'Italie à ſes ſoldats, qui murmuroient déjà de la longueur de la route, ne s'arrêta pas ſans doute ſur le roc de Coiron, mais il eſt très-probable que Momorus y ſéjourna quelque temps. Ses troupes avoient beſoin de repos,

& il fortifia ſon camp pour être à l'abri des inſultes des Allobroges. Momorus étoit chef d'une troupe de Rhodiens ; les habitants de Rhodes & tous les peuples de la Grece formoient leurs camps ou ronds ou triangulaires. Les Lacédémoniens eux-mêmes, qui avoient imaginé les premiers, ſe conformoient cependant ſouvent à l'autre uſage ; & le camp de Cléomenes, roi de Sparte, ſi loué par les hiſtoriens, étoit triangulaire. On avoit placé l'infanterie ſur deux collines qui ſe réuniſſoient en faiſant angle, & la cavalerie étoit en avant ſur le terrein plat. Antigonus, en voyant la force du lieu, admira l'habileté avec laquelle cette ſituation avoit été choiſie, & il n'oſa rien entreprendre. Seroit-il étonnant qu'une émigration de Rhodiens ſortie de la Grece, qui a donné ſon nom au Rhône (*m*), qui vint bâtir Lyon, qui accompagna Annibal juſques aux montagnes, ait formé le camp triangulaire du Revermont ? Sa diviſion en trois parties a pu naître de la coutume où

(*m*) *Rhodanum à Rhodanis.*

étoient les Grecs de compoſer leur infanterie de trois ſortes de ſoldats, & Momorus conſerva ſans doute cet uſage. Les Hoplites, péſamment armés, portoient un long bouclier & la pique Macédonienne, appellée Sariſſe. Les Peltaſtes étoient couverts du petit bouclier nommé pelte, & ils ſe ſervoient de la lance argilée. Enfin, ceux qui n'avoient point de boucliers, formoient une troupe particuliere, & ils combattoient de loin avec le javelot (*n*).

Quant aux pierres ſinguliérement amoncelées dans les trois parties du camp, les compagnons de Momorus les raſſemblerent peut-être pour leur défenſe, & comme un des côtés de la roche Coiron eſt taillée à pic ; il étoit facile de les précipiter ſur les Allobroges. La tradition même a conſervé à un village voiſin le nom de Ramaſſe. Si l'on peut comparer à l'antiquité un temps plus moderne, on vit dans le Lyonnois les brigands nommés Tard-venus, campés ſur un mont, près de

(*n*) Elien.

Brignais, y raſſembler des tas de pierres, & en écraſer Jacques de Bourbon & la plus grande partie de ſon armée.

Les Gaulois & les Allobroges qui diſputoient à Annibal chaque défilé, qui fondoient ſur lui à l'improviſte, pourroient avoir formé le camp de Coiron ; mais les fortifications dont il eſt entouré, & le temps conſidérable qu'on a dû employer à les élever, ne permettent pas de le croire.

§. 2. Sergius Galba, lieutenant de Céſar comme Labiénus, employé comme lui dans les guerres des Gaules, réclame avec plus de raiſon que ſon collegue, d'être reconnu pour auteur du camp qui ſe voit en Breſſe. Son génie qui paroît s'être exercé dans l'art des campements, & ce que rapporte Céſar, fortifient cette opinion.

Ce lieutenant envoyé avec la douzieme légion pour ſoumettre les Nantuates, les Véragres, les Sédunois, & les peuples du Valais, qui s'étendent depuis la Savoie, le lac de Geneve & le Rhône, juſques aux Alpes les plus élevées, plaça ſon camp près de la ville

d'*Octodurum*, qui étoit la capitale des Véragres. Ce camp, rapporté par tous les antiquaires, a été mis par Steuvéchius à la ſuite de ſon commentaire ſur Végece. » Entre St. Jean-le-vieux & St. Maurice-le » Romain, dit Guichenon, on voit une caſ- » tramétation de Sergius Galba, lorſqu'il alla » faire la guerre aux Nantuates, & autres » peuples, de laquelle caſtramétation Ga- » briel Siméoni, Florentin, a donné la figure » & la deſcription. » Ce camp étoit ovale, avec une grande élévation de terre dans le centre, où l'on avoit placé l'aigle Romaine. Un double foſſé l'environnoit, garni de pieux & de paliſſades. Il avoit les quatre portes ordinaires, & il étoit formé dans toutes les proportions qu'exige la caſtramétation Romaine. Les retranchements, les portes, & la maſſe de pierre étoient encore parfaitement conſervés, lorſque Siméoni, dont parle Guichenon en donna la figure en 1558. Galba fut aſſiégé dans ce camp par trente mille barbares ; on délibéra d'abord ſi l'on ſe défendroit, ou ſi l'on ſe feroit jour pour gagner la

Savoie. Ce dernier parti auroit été pris, s'il n'avoit pas fallu abandonner le bagage. Les Romains ſoutinrent pendant ſix heures les efforts ennemis, & lorſque les foſſés furent comblés de morts, Galba les fit ſortir par toutes les portes du camp. Les barbares étonnés de tant de hardieſſe, ſe mirent à fuir avec une ſi grande confuſion, qu'on leur tua dix mille hommes avant qu'ils euſſent regagné le ſommet de leurs montagnes. Le vainqueur rentra dans le camp; mais comme il y auroit bientôt manqué de vivres, il l'abandonna la nuit ſuivante, & il alla prendre ſes quartiers d'hiver près de la Savoie.

On lit, en effet, dans le troiſieme livre des commentaires : « Galba s'efforça de gagner la province alliée, & de traverſer le pays des » Nantuates. Il conduiſit ſa légion ſaine & » ſauve vers les Allobroges; & c'eſt là où il » établit ſon quartier d'hiver (o). » Galba peut donc avoir occupé le camp de Coiron.

(o) *In provinciam reverti contendit, incolumemque legionem in Nantuatas, in Allobrogos perduxit, ibique hiemavit.*

CESAR, *lib. 3.*

Cet emplacement eſt ſur les limites des Allobroges ; il n'avoit avec lui qu'une légion, & pendant tout un hiver, il a eu le temps de niveller, d'applanir & de fortifier le lieu de ſa retraite. Cette ſituation lui offroit beaucoup de bois, & un abri contre les inondations ; » car, dit Végece, lorſqu'on choiſit un camp » pour hiverner, il faut prendre garde qu'on » puiſſe y trouver facilement du bois & du » fourrage, & qu'il ne ſoit pas ſujet à être » inondé en cas d'orage. (*p*) »

§. 3. On peut trouver, deux ſiecles après Galba, l'origine du camp qui nous occupe. Dion rapporte qu'un maître d'école, appellé Numérien, prenant, avec enthouſiaſme, le parti de Sévere contre Albin, ſon compétiteur à l'empire, s'aviſa de traverſer les Alpes Pénines, & de venir ſur les confins des terres des Séguſiens. Il ſe faiſoit paſſer pour ſénateur, à qui l'empereur avoit donné commiſſion de lever des troupes. Cet aventurier enrôla un grand nombre de ſoldats, avec

(*p*) Végece, *lib. 3, cap.* 8.

leſquels il battit un corps conſidérable de cavalerie ennemie. Sévere lui écrivit pour le remercier, & lui envoya un ordre véritable pour armer. Numérien, muni de ce pouvoir, continua ſes ſervices, & il remporta pluſieurs avantages ſur les partis d'Albin. Dion ajoute, que lorſque Sévere voulut le récompenſer après la guerre, il ne demanda qu'une petite maiſon de campagne, où il pût finir ſes jours en paix. Exemple rare de courage & de déſintéreſſement ! Le camp de Coiron ne lui devroit-il point ſon exiſtence ? Il étoit placé dans le pays des Séguſiens : ces peuples occupoient alors le Forez, le Lyonnois, la Dombe, une partie de la Breſſe ; & ce ne fut que long-temps après que les Breſſans corrompirent leur nom, & que de *Seguſiani*, ils firent *Sebuſiani*.

Le camp de Numérien auroit été bien ſitué, pour appeller les ſoldats étrangers, & mettre à l'abri les déſerteurs ennemis. On le retrancha pour y renfermer le butin qu'on faiſoit dans les plaines voiſines. Numérien, dans une de ſes courſes, ſe rendit maître de

pluſieurs charriots, & d'une grande ſomme d'argent. Il lui falloit donc des lieux de défenſe, propres à y dépoſer ce qu'il enlevoit ; & ce lieu ne pouvoit être mieux choiſi que ſur une hauteur, d'où on pouvoit dominer ſur les détachements qu'Albin envoyoit dans la campagne.

§. 4. Albin lui-même, aimé dans les Gaules, dont il avoit été gouverneur, peut avoir campé ſur le Revermont. Sévere, ne pouvant d'abord ſe défaire de ce rival redoutable, lui écrivit les lettres les plus flatteuſes. Elles portoient en tête :

» L'empereur Sévere à Claudius Albin ;
» ſon très-cher & bien aimé frere &
» collegue. Salut. »

Ceux qui étoient chargés de lui remettre ces témoignages d'affection, devoient en même temps l'aſſaſſiner.

Sévere, après cette trahiſon, craignit qu'Albin ne paſſât les Alpes, & il envoya des troupes pour en fermer le paſſage. Ce dernier, qui ne le haſarda pas, put ſe poſter

avantageuſement, & attendre ſon ennemi, lorſqu'il les auroit traverſées lui-même. Le nom de Ceyſeria, donné au village près de Coiron, dériveroit alors de la qualité d'Albin, qui fut créé Céſar lorſqu'il étoit chez les Bretons, & qui en prenoit depuis long-temps le titre. Cette poſition d'Albin auroit d'autant plus de vraiſemblance, que le camp diviſé en trois parties auroit renfermé les Romains, les peuples de la Grande-Bretagne, qui étoient à ſa ſolde, & les Gaulois qui le favoriſoient.

Sévere paſſa les Alpes à la tête de cinquante mille hommes, & les prémiers avantages furent pour Albin. Il défit, au pied d'une montagne, Lupus, l'un des chefs ennemis, qui reſta ſur la place, avec un grand nombre de ſoldats. Cette montagne peut être la roche Coiron.

Le dernier combat fut ſanglant, & l'hiſtoire ne nous en offre pas de plus mémorable depuis la bataille d'Actium. Il s'agiſſoit de la vie & de l'empire, & les légions de Bretagne voulurent égaler en valeur celles d'Illyrie.

Sévere eut d'abord ſon cheval tué ſous lui ; mais Lœtus, qui avoit été immobile au commencement de l'action avec les troupes qu'il commandoit, ayant pris l'armée d'Albin en flanc, elle fut entiérement défaite. Cette bataille ſe donna dans la plaine entre le Rhône & la Saône, au bas du Revermont, & plus haut que Trévoux, *Trivultium*. Ceux qui ont prétendu qu'elle fut livrée dans la plaine du Mâconnois, près de Tournus, ont été combattus avec ſuccès. En creuſant dans les champs qui environnent cette ville, on n'a jamais trouvé ni armes, ni oſſements, & on en découvre à chaque pas dans la plaine voiſine de Trévoux. Le château de Mont-Tribloud, lieu où ſe fit le plus grand carnage, eſt encore appellé dans les anciens titres, *Mons-Terribilis ;* & pluſieurs même ont cru que la province de Dombes a été ainſi nommée, *à Tumbis*, des tombes des guerriers.

§. 5. Enfin ſi l'imagination préoccupée, & qui croit appercevoir les reſtes d'un camp ſur le roc de Coiron, veut ſe déſaiſir de cet objet, elle pourra y reconnoître un monument bien

différent & plus auguſte ſans doute. Non-ſeulement la forme triangulaire, l'irrégularité des portes, les maſſes de pierres diſtribuées ſur ſa ſurface, peuvent faire douter que ce lieu ait ſervi au campement d'une armée, mais quelques obſervations nouvelles peuvent peut-être détruire cette illuſion.

Dans les camps anciens dont nous connoiſſons les veſtiges, on ne vit jamais ces retranchements intérieurs, ces différentes diviſions qui renfermoient un camp dans un autre. Tout étoit uniforme, & toutes les parties défendues avec le même art. Ceux qui ont écrit ſur la tactique, Polibe, Frontin, Onozander, Higin le Gromatique, Végece & ſon copiſte Modeſtus, n'ont jamais parlé de cette interruption dans l'ordonnance des quartiers, & de la maniere de ſe retirer dans un eſpace de terrein plus fortifié, lorſqu'on étoit forcé de céder à l'ennemi une partie plus foible. On ne diſputoit pas, comme de nos jours, chaque ligne, & une fois les premiers boulevards emportés, il falloit ſe rendre ou mourir.

Les forêts épaiſſes qui environnoient Coiron

de

de toutes parts, offroient aux Allobroges toujours à craindre, les moyens de s'y cantonner, d'enlever tous les convois de l'armée enfermée, & de la ſoumettre. C'eſt dans une ſituation ſemblable, que Quintus Cicéron, aſſiégé dans ſon camp par Ambiorix, chef des Liégeois ou Eburons, n'échappa à la mort avec ſa légion, que parce que Céſar, qui n'étoit pas fort éloigné, vint promptement le dégager.

Lorſque les Romains campoient ſur les hauteurs, ils choiſiſſoient ordinairement un lieu borné par un fleuve navigable. Telle étoit la poſition des camps de Saint-Leu d'Eſſeran, de Péquigny, placés près de la mer ou de grandes rivieres, qui facilitoient leurs débouchés & la retraite en cas de déſaſtre. Par ce moyen, les nations voiſines, qui, ſuivant leur politique, étoient toujours dans leur alliance, pouvoient leur apporter des vivres, & leur amener de nouvelles recrues & des ſecours. Le roc de Coiron n'avoit pas l'avantage de cette ſituation, & il devoit être bien difficile à approviſionner.

La partie intérieure du camp étoit ſuffiſamment défendue par le rocher taillé à pic, & les foſſés qui la ſéparoient des parties extérieures ; mais celles-ci ne paroiſſent pas avoir été retranchées du côté acceſſible & vers la plaine. Le temps, qui a reſpecté les remparts du camp triangulaire, n'a pu enſevelir entiérement ceux qui devoient entourer les camps qu'on prétend avoir ſervi aux alliés. Il en reſteroit au moins quelques foibles veſtiges. Peut-on reconnoître un ouvrage de ſoldats expérimentés, en voyant le centre défendu, tandis que les quartiers voiſins ſont expoſés à l'invaſion & à la ſurpriſe ?

Enfin, la conformité frappante qui ſe trouve entre le camp de Dieppe & celui de Coiron, doit leur faire partager le même ſort. La tradition, pour faire honneur au pays de Caux, avoit rapporté pendant long-temps la fondation du premier de ces camps au conquérant des Gaules, à Céſar, qui y raſſembla, diſoit-on, ſes légions avant de les faire paſſer en Angleterre pour ſa ſeconde expédition. Ce camp, ſitué ſur une falaiſe, a, d'un côté, la mer qui

ſ'entoure, devant lui un vallon profond, qui ne permet pas ſon approche, & derriere une plaine par laquelle il eſt acceſſible. On voit déjà combien le camp de Coiron & celui de Dieppe ſe reſſemblent : ils vont paroître entiérement ſemblables. Ce dernier eſt triangulaire, & diviſé en trois parties ; il a trois portes ou entrées, & dans l'intérieur il paroît de diſtance en diſtance, des cailloux raſſemblés qui ſemblent être les débris d'anciens édifices. M. l'abbé de Fontenu, de l'académie des inſcriptions, fort verſé dans la connoiſſance de l'antiquité, examina les lieux par lui-même, & convaincu qu'ils n'offroient pas les veſtiges d'un camp, il prouva ſon opinion dans une diſſertation qu'il publia ſur ce ſujet. « J'oſe » aſſurer, dit-il, malgré les préjugés des » habitants, que ce camp ne peut avoir ſervi » de camp à Céſar, ni à aucun empereur » Romain. » Ce ſavant, parcourant enſuite les annales du pays de Caux, établit ſur ces vaſtes décombres, au lieu d'un camp, l'ancienne ville de Limes, *civitas Limarum*, renverſée dans les guerres des Gaulois, &

diſparue de la ſurface du globe, comme une infinité d'autres qui ont été oubliées, & qui ſe ſont perdues dans la ſucceſſion des ſiecles & des révolutions.

L'anéantiſſement de la cité de Limes fait naître d'abord l'idée que quelque édifice conſidérable a couvert la roche Coiron de ſes débris : pluſieurs probabilités ſe réuniſſent enſuite pour nous y montrer les ruines d'un ancien college de Druides, un lieu ſacré où nos aïeux venoient adorer la divinité, & lui préſenter des offrandes.

Dans les premiers âges du monde, on ne rendit un culte religieux à l'être ſuprême, que ſur les hautes montagnes & dans les bois. Ceux-ci étoient regardés comme les temples où il aimoit à demeurer (*q*). Leur profondeur ſombre & ſilentieuſe, annonçoit l'aſyle de la ſageſſe. Les Gaulois, plus voiſins de l'état primitif de l'homme que les Grecs & les Romains, conſerverent auſſi plus long-temps cet uſage. Suivant dom Calmet, ce ne fut qu'au

(*q*) C'eſt la raiſon pour laquelle le mot *lucus*, qui ſignifie forêt ou bocage, devint le ſynonyme de *templum*, temple.

cinquieme ſiecle qu'ils commencerent à s'en éloigner. « Sous Pharamond, dit-il, les » Sicambres n'avoient point encore de tem- » ples, & ils n'offroient leurs ſacrifices que » ſous des arbres ; ils faiſoient autour des » libations ; ils les entouroient de bande- » lettes, & y attachoient des flambeaux » allumés (*r*). »

Sur la fin même du treizieme ſiecle, le culte auprès des arbres ſubſiſtoit encore, & les premiers conciles d'Auxerre, de Tours & de Nantes, le proſcrivirent (*ſ*).

C'étoit donc au milieu des bois, & ſur les monts élevés, que les Druides ou Saronides prioient la divinité, adoroient la déeſſe Herta, ſous la forme d'un char, & qu'ils croyoient l'honorer par des ſacrifices ſanglants où des hommes perdoient la vie. C'étoit aux arbres qu'ils attachoient les malheureuſes victimes qui devoient être percées de fleches. C'étoit dans les forêts qu'ils élevoient ces piramides coloſſales de foin & d'oſier, où l'on enfermoit

(*r*) Calmet, *comm. in Geneſ.* p. 464.

(*ſ*) Burchard, décret. *lib. X.*

un Gaulois, & qui étant allumées répandoient au loin une fumée épaiſſe, & les cris affreux de celui qui expiroit. La hauteur de ces machines, le feu qui les conſumoit, n'auroient pas permis qu'on les plaçât dans des temples, & il étoit néceſſaire de les laiſſer en plein air. C'étoit enfin dans les bois & ſur les monts que les Druides rendoient juſtice aux citoyens, & qu'ils avoient fixé leur ſéjour.

Le principal corps de ces prêtres légiſlateurs paſſoit l'hiver dans un édifice immenſe, ſitué entre Chartres & Dreux ; mais ils demeuroient, pendant les ſix mois d'été, dans l'Autunois, au milieu d'une forêt ſacrée, & ſur une montagne qui porte encore le nom de mont des Druides. Le grand nombre de diſciples qui leur venoit de toutes les parties des Gaules, les força bientôt de former d'autres établiſſements dans les provinces éloignées ; ainſi Marſeille vit dans ſon territoire une forêt auguſte, où ils fixerent long-temps leur ſéjour ; il falloit auſſi éviter, aux peuples qui accouroient les conſulter, des voyages longs & périlleux ; il falloit régler leurs diffé-

rends, puiſqu'on ne connoiſſoit qu'eux pour magiſtrats (*t*).

Le roc de Coiron auroit été bien choiſi, pour un pareil établiſſement. Elevé au deſſus de la plaine, environné de chênes qui excitoient une vénération profonde, ſon aſpect devoit inſpirer dans l'ame de nos peres le reſpect & la crainte la plus religieuſe. Le nom de Coiron annonce cette deſtination. Coire, en langue Celtique, ſignifioit tour, édifice ſacré. On connoît l'ancienne tour de Coire, près d'Autun, & la ville de Coire, chez les Griſons, qui font remonter leur fondation aux Druides.

Les deux parties extérieures de Coiron, couvertes de monceaux de pierres, entaſſées ſans choix & répandues avec inégalité, paroiſſent avoir été l'emplacement d'un ancien college détruit, & dont on n'apperçoit plus que quelques veſtiges. La partie intérieure fut le ſanctuaire & le temple. Le ſoin qu'on prit de l'entourer de remparts le ſéparoit des

(*t*) Voyez Chaſſani.

lieux profanes. La vénération des Gaulois pour le nombre trois, & les figures à trois côtés lui fit donner ſa forme triangulaire. Les pierres diſtribuées également ſur ſa ſurface étoient les tribunaux où les Druides exerçoient leur puiſſance légiſlative. Elles ſervoient en même temps d'autels pour immoler les victimes ſacrées, & les peuples y plaçoient leurs offrandes. Chaque peuplade avoit ſon autel particulier, où en priant les dieux de lui être favorable, elle conſacroit en leur honneur les dépouilles les plus précieuſes qu'elle avoit faites ſur ſes ennemis. Ces tréſors, toujours à découvert, étoient cependant auſſi en ſûreté que ſi tout avoit été renfermé dans la clôture la plus exacte. « Rien de plus ſingulier, dit » Diodore de Sicile, que ce qu'on voit chez » les Gaulois. Dans les lieux conſacrés & » tout ouverts, l'or eſt répandu avec profu- » ſion ſur la terre, & perſonne n'oſe y tou- » cher (*u*). » Le vol étoit cependant la paſſion la plus violente de ces peuples, &

(*u*) *Diod. Sicul. hiſt. lib. 5, cap. 9.*

ils aimoient l'argent avec excès : tant la religion ſait réprimer les déſirs & inſpirer d'utiles craintes.

Au commencement de cette année, on a reconnu un ſanctuaire de Druides dans le dioceſe de Léon, au village de Theil. Ce lieu fut de tout temps environné de chênes. Il n'eſt pas clos de mur, & ce n'eſt qu'un double rang de pierres entaſſées qui l'entourent & le diſtinguent. Ces pierres ne ſont pas égales en hauteur, & ne ſont élevées au deſſus du ſol que de ſix à ſept pieds. Elles ſont brutes, telles qu'elles ont été tirées d'une carriere qui eſt diſtante de plus d'une lieue de ce ſanctuaire (*x*).

Ces pierres apperçues dans l'éloignement, ſur leſquelles on voyoit des Druides, magiſtrats ou ſacrificateurs, étoient elles-mêmes l'objet d'un culte public & ſolemnel. On s'en approchoit en tremblant, on ſe proſternoit devant elles. Les brouſſailles, la mouſſe qui les couvroit, ne faiſoient qu'ajouter au reſpect

---

(*x*) Voyez affiches de Paris, n°. 11, du 15 mars 1780.

qu'on leur portoit. Le pere Lecointe, en parlant du culte rendu dans le Latium, aux dieux Termes, nous apprend combien les Gaulois le partageoient, combien ils honoroient les tas de pierres qu'ils avoient rangées avec ſymétrie (*y*). Céſar lui-même en a fait mention : » Chez les Gaulois, dit-il, on voit pluſieurs » lieux, qu'ils ont rendu ſacrés en y élevant » des monceaux de pierres (*z*). Enfin Burchard, & Keſler dans ſes *antiquités ſeptentrionales*, ont prouvé que rien, parmi eux, n'étoit plus profondément révéré que ces pierres. Nous les foulons aux pieds, & ils les regardoient comme les remedes de leurs maux, & les gages de leur bonheur (*aa*).

Je ne veux point décider entre Momorus, Galba, Numérien & Albin, & accorder à l'un d'eux l'établiſſement du camp de Coiron ; je crois ſeulement qu'on ne peut compter

---

(*y*) Annal. eccl. an. 565, n°. 41, an. 586, n°. 8.

(*z*) *Multis in civitatibus extructos cumulos locis conſecratis conſpicari licet. Cæſ. lib. 6.*

(*aa*) Keſler, pag. 586.

Labiénus parmi ceux à qui on le doit. Je ne prétends pas non plus fixer décidément ſur cet eſpace un lieu conſacré chez nos aïeux, j'en laiſſe l'honneur à des hommes plus inſtruits, & je me contente de dire après Montagne.....

Que ſais-je !

Lu & approuvé. A Lyon, le 4 avril 1780.

MONGEZ.

Vu l'approbation, permis d'imprimer. A Lyon, le 5 avril 1780.

BASSET.

DISSERTATION
SUR UNE STATUE
TROUVÉE A LYON.

IL eſt peu de villes qui aient autant fourni aux cabinets des antiquaires, que celle de Lyon. On ne peut y faire un pas ſans y rencontrer des reſtes d'édifices antiques. Le ſéjour qu'y ont fait les empereurs les plus célebres, les légions Romaines qui y étoient établies, ont enfoui dans ces murs des médailles ſans nombre, des autels, des tombeaux & des ſtatues précieuſes. Les recueils de Gruter, de Spon, de Siméoni, les mémoires de l'académie des inſcriptions, offrent ſans ceſſe des monuments anciens qui y ont été découverts.

En 1656. C'eſt près de Lyon qu'on tira des flots du Rhône le fameux bouclier votif que les

Eſpagnols conſacrerent à Scipion, & qui a été porté dans le cabinet du roi. C'eſt dans cette ville qu'on a trouvé le taurobole qui nous a rappellé un ſacrifice célebre de l'antiquité, en honneur de Cybele, & qui fut le témoignage public de l'attachement des Lyonnois pour l'empereur Antonin. C'eſt dans Lyon que l'on découvrit cette ſtatue équeſtre que les antiquaires ont cru être celle de Curtius, qui ſe dévoue pour le ſalut de Rome. C'eſt dans cette même ville qu'on a reconnu la place où repoſe ſans doute celle du chevalier Romain Antiſtius, qu'on n'a point encore retirée du lit de la Saône, où elle doit être ſubmergée. Derniérement encore on vient de découvrir, dans un de ſes quartiers les plus fréquentés, un autel dédié à Jupiter, par Philipianus, gouverneur de la province, tribun de pluſieurs légions; & il ſera bientôt connu par les ouvrages de MM. Mongez & Raſt, de l'académie de cette ville, & de MM. Geoffroi, Tabard & Bourdelin, qui s'en occupent.

En 1704.

En 1709.

En 1777.

En 1780.

Si Lyon a été illuſtré par les Romains, qui

y établirent des jeux publics, des amphithéatres, des bains, des palais & des temples, les Gaulois partagerent avec eux le plaiſir de le décorer. Ils ſe réunirent pour bâtir l'Athénée qu'ils dédierent à Auguſte ; & long-temps avant Plancus, établis & fixés ſur la hauteur qui domine la ville, que ce dernier vint augmenter, ils y avoient élevé des forts & des autels à leurs dieux.

L'ancienne maiſon de l'Angélique, dont tous nos hiſtoriens ont parlé, placée ſur le penchant de la montagne de Fourviere, qui d'abord appartint au ſavant préſident de Langes, qui y raſſembla, ſous le titre d'académie, les hommes de lettres de ſon ſiecle, & qui depuis a paſſé à une famille juſtement eſtimée de cette ville *, offre, je crois, un ancien temple de Mars. La ſtatue de ce dieu, trouvée près de cet édifice, en prouve la deſtination.

* MM. Mlle. Billon.

Au moment où elle fut découverte, le P. Beraud, dont le public ſe rappelle la perte & les connoiſſances, répandit le bruit qu'elle repréſentoit un Marius, tyran des Gaules ;

ſous les regnes de Valérien & de Gallien (*a*). Il n'écrivit rien à cet égard, ſon opinion n'a été qu'une ſimple conjecture ; & cette ſtatue, digne d'être placée dans un *muſæum* illuſtre, eſt ignorée de la plupart des antiquaires. Dans un temps où les ſavants dévoilent les emblêmes de la mythologie, & découvrent des phénomenes naturels dans l'hiſtoire de ſes dieux, ne peut-on pas en offrir un des plus célebres à leurs regards, dont le culte fut fort répandu chez les Gaulois ?

Le dieu Mars, ſouvent confondu avec Eſus, en a été habilement diſtingué par le bénédictin dom Martin, & il n'eſt plus poſſible de les regarder comme ſemblables. L'Angleterre, l'Allemagne & la Gaule préſentent, dans des inſcriptions peu connues, des preuves certaines que ce dieu fut particuliérement honoré par les habitants de ces climats ; &

(*a*) Ce Marius, forgeron de profeſſion, fut le trentieme tyran que l'empire vit s'élever ſous le regne de Gallien. Il fut tué le ſeptieme jour après ſon élection, par un ſoldat qui avoit travaillé dans ſa boutique, & qui le perça d'une épée faite par Marius même.

Céſar lui-même, dans le ſixieme livre de ſes commentaires, a fait mention du culte qu'on lui rendoit.

On lui dévouoit ſes armes, pour que les coups en fuſſent plus ſûrs. On lui offroit des chevaux, afin que ces animaux belliqueux concouruſſent à la victoire. Les particuliers faiſoient vœu de ſacrifier en ſon honneur, s'il les rendoit victorieux dans les combats, & les défendoit contre les coups de l'ennemi. Aulugelle nous apprend que Pomponius, excellent poëte Gaulois, promit de lui immoler un ſanglier de deux ans, s'il revenoit ſain & ſauf de la bataille. La nation entiere faiſoit ſouvent le vœu de lui conſacrer tout le butin qu'elle feroit à la guerre ; & c'eſt ainſi, au rapport de Tacite, que les Cattes ayant été vaincus par les Hermondures, ils furent tous ſacrifiés à Mars. De même, l'an 642 de Rome, les Cimbres, les Teutons & les Ambrons s'étant ligués contre les Romains, qui furent défaits avec le conſul Cépion qui les commandoit, les Gaulois égorgerent, en honneur de Mars, un nombre prodigieux de priſonniers,

Noct. att. lib. 16, c. 6.

reſte

reſte malheureux d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Quelque temps après, ſous la conduite d'Ariſtoricus, ils promirent ſolemnellement de lui conſacrer tous les colliers des Romains ; mais le dieu n'entendit pas leur vœu. Flaminius les vainquit ; & Florus dit que, par repréſailles, Jupiter, protecteur de Rome, s'étoit approprié les colliers des Gaulois.

Ce n'étoit pas ſeulement au milieu des armes qu'on offroit à Mars des victimes humaines, mais dans le ſein même de la paix, ſous leurs tranquilles foyers, les Gaulois enſanglantoient leurs armes par ces ſacrifices affreux. Pour rendre alors le dieu favorable, il falloit que les hommes égorgés fuſſent au nombre de neuf. On a trouvé à deux lieues d'Apt, ſous une pierre taillée en forme d'autel, neuf têtes d'infortunés, ſacrifiés à Mars pour un vœu particulier. La pierre avoit cette inſcription :

MARTI
VICTRIX, AVIT.
V. S. L. M.

» Avitus a offert ce libre hommage à Mars » le victorieux. »

On donnoit ici au dieu le ſurnom de victorieux ; à Rome, on l'appelloit le vengeur, Quirinus, Gradivus. Dans la Grece, on le nommoit Arès, & parmi les peuples d'Antibes Olludius. Son nom varioit ſuivant les pays & les circonſtances. Dans la Champagne, on le connoiſſoit ſous celui de Camulus, & Gruter s'eſt trompé, lorſqu'il a penſé que c'étoit le nom que les Sabius lui avoient donné. Selon le témoignage de Varron, rapporté par l'abbé Bannier *, il ſe nommoit chez ces derniers, Mamercus, nom du fils de Pithagore & de Numa, & qui fut enſuite celui de la famille Emilia. A Reintelen, en Allemagne, on découvrit au commencement de ce ſiecle cette inſcription, ſur un bloc de marbre :

* Mithologie tome IV.

MARTI CAMULO
OB SALUTEM TIBERI
CLAUDII CÆS. CIVES
REMI TEMPLUM
CONSTITUERUNT.

Ce vœu pour la ſanté de l'empereur Tibere, annonce que le culte du dieu, connu dans les pays ſeptentrionaux, devoit l'être encore davantage parmi les peuples du midi, plus voiſins de l'Italie & de la Grece.

En effet, les Gaulois prirent de ces derniers le culte qu'ils rendirent à pluſieurs divinités, l'uſage de les repréſenter par des ſtatues & de les renfermer dans des temples. Dans la Provence on a découvert, près de la ville de Vence, les veſtiges d'un autre édifice conſacré au même dieu. La pierre qui ſervoit de fronton portoit cette dédicace.

MARTI VINCIO.

» Au Mars de Vence. »

Ces temples ne furent pas les ſeuls que Mars eût dans les Gaules. Montmartre a tiré ſon nom de celui qui lui étoit dédié *. Savaron a prétendu que celui de Vaſſo, à Clermont en Auvergne, étoit un temple où il étoit honoré. Pithou a dit même qu'il fut nommé Vaſſo, du nom du javelot dont les Gaulois ſe ſervoient en guerre, & qu'ils appelloient Vaſſa * : & je

* Sauval, hiſt. de Paris.

* Pithou, mémoires de Champ.

préſume que la maiſon de l'Angélique à Lyon, n'étoit pas un des moins conſidérables de ceux où l'on venoit lui rendre hommage. Les voûtes qui ſont au deſſous de cet édifice, & qui s'étendent au loin, les arcades & les ceintres qui ſupportent le bâtiment moderne, annoncent un temple de la plus haute antiquité.

La ſtatue trouvée dans la terre voiſine, qui paroît couverte des débris d'un édifice conſidérable, porte ſur ſon piédeſtal quatre lettres, dont on lit diſtinctement les trois premieres, MAR. La troiſieme, plus effacée, préſente cependant encore un Tau à l'œil pénétrant. Cette ſtatue eſt en marbre rapporté, blanc & gris, tirant ſur le campan. Le viſage du dieu eſt auſtere & farouche comme il convient au dieu des batailles. Sa tête, de la plus parfaite exécution, eſt entiérement conſervée. Elle eſt ornée d'un caſque, comme on la voit repréſentée ſur les médailles. Ce caſque eſt échancré des deux côtés en forme de coquille, immédiatement au deſſus des oreilles.

C'eſt principalement cette échancrure qui

engagea le P. Beraud à croire que la ſtatue étoit celle de Marius, tyran, dont il vit la repréſentation du caſque ſur une médaille ; mais il faut obſerver que cette forme paroît avoir été particuliérement affectée à Mars dans ſon armure. Les boucliers mêmes qui lui étoient dévoués par les Gaulois, avoient cette échancrure ; & les anciles, dont la garde fut confiée aux Saliens ſes prêtres, étoient auſſi échancrés. Ecoutons ſur ce fait Plutarque dans la vie de Numa. « La hui-
» tieme année de ſon regne, une maladie
» contagieuſe ayant ravagé l'Italie, un bou-
» clier d'airain tomba du ciel.... : la conta-
» gion ceſſa auſſitôt ; & Numa, montrant ce
» bouclier aux plus habiles, les exhortoit à
» l'imiter à l'envi. Ils y renoncerent tous, à
» l'exception de Mamurius Véturius, qui en
» fit onze autres ſi ſemblables, que Numa
» même ne pouvoit plus les diſtinguer. On les
» donna en garde aux Saliens..... Ces bou-
» cliers ſont nommés anciles, à cauſe de leur
» forme, car ils ne ſont taillés ni en rond
» comme les boucliers ordinaires, ni en demi-

» rond ; mais en ligne tortueuſe, dont les » extrêmités ſe joignant par le haut, forment » une figure échancrée ſur les côtés en forme » de coquille, leur longueur eſt de deux pieds » & demi. »

Julius Obſéquens les a repréſentés de même.

A cette marque diſtinctive, la ſtatue en réunit d'autres : Mars eſt couvert du manteau *paludamentum* qu'on lui voit ſur les médailles ; il eſt barbu, ainſi que le Mercure Gaulois, découvert, en 1695, près de Beauvais. Sur une tour de l'abbaye de St. Pierre, on lit cette inſcription :

MARTI SEGOMONI SACRUM.

C'étoit le Mars des Séguſiens, des peuples du Lyonnois & du Forez, qui appliquoient ordinairement un ſurnom tiré de leur nom, à leurs divinités particulieres. C'eſt ainſi que, par rapport au nom de Séguſiens, ils appellerent Segeſte, Cérés ; Séguſie, Cibele ou la terre ; & Mars, Ségomon.

Dans la maiſon de l'Angélique, on a trouvé pluſieurs inſcriptions de Flamines. Le nom de

Flamen n'étoit pas particuliérement affecté aux prêtres de Jupiter & de Romulus. Outre le *Flamen Quirinalis*, le *Flamen Dialis*, on connoiſſoit le *Flamen Martialis*, & celui-ci fut inſtitué par Numa, ſuivant Tite-Live, qui combat le ſentiment de Denis d'Halicarnaſſe, qui fait remonter l'origine de ces prêtres avant le regne de ce prince. Flamine de Mars, l. 1, 21.

C'eſt près de l'Angélique qu'on découvrit, au commencement de ce ſiecle, l'inſcription d'un vœu fait à Mars par Callimorphus Secundarudis, dont le nom paroît barbare & latin tout à la fois. C'eſt près de l'Angélique qu'on trouva encore le vœu fait à Mars Auguſte par un Decimius, dons Gruter a rapporté l'inſcription. Enfin, le culte de ce dieu fut ſi connu dans ces provinces, que Robert Cénalis, & Simphorien Champier, ont prétendu que le village d'Ayrieu en Lyonnois, a tiré ſon nom de celui de Mars, qu'on adoroit dans une forêt voiſine.

Les temples élevés à ce dieu par les Gaulois & par les peuples de la Séguſie, les inſcriptions qui lui ſont conſacrées ; les ruines

de la maiſon de l'Angélique, les lettres qu'on lit ſur le piédeſtal de la ſtatue, l'échancrure du caſque, la figure du dieu, annoncent qu'il ne peut être que Mars Ségomon. A ce titre ſeul, cette ſtatue, indépendamment de ſa beauté, a ſans doute des droits à l'attention des hommes de lettres & des curieux.

FIN.

Lu & approuvé. A Lyon, le 4 avril 1780.

MONGEZ.

Vu l'approbation, permis d'imprimer. A Lyon, le 5 avril 1780.

BASSET.

ECIAL 9
42